

Rita De Maeseneer

**La Révolution haïtienne et l'autre moitié de l'île:
Viento negro, bosque del Caimán (2002)
de Carlos Esteban Deive**

1. Le roman de Deive sur l'Indépendance, un cas insolite

La Découverte et l'Indépendance, les deux périodes fondatrices dans l'histoire de l'Amérique latine, ont inspiré plus d'un auteur de cette région. La République Dominicaine, en revanche, connaît peu de romans historiques qui ont exploré ces deux périodes clés. Presque tous les romans à sujet historique évoquent la dictature de Trujillo (1930-1961), ses antécédents avec l'Occupation américaine (1916-1924) et ses conséquences, la «démocratie» sous Joaquín Balaguer (1966-1978; 1986-1996) (De Maeseneer 2006). En outre, pour étudier l'Indépendance dominicaine, le grand problème consiste à savoir de quelle indépendance il faut parler. Le 27 février, jour de la fête nationale, se réfère à la libération du joug haïtien en 1844. Au XIX^e siècle, la colonie espagnole de Santo Domingo a dû se libérer de la mère patrie à deux reprises, une première fois en 1821 – une indépendance de très courte durée –, ensuite en 1865 après la nouvelle annexion à l'Espagne, en 1861, par Santana. Le livre récent de l'historien et écrivain d'origine espagnole, mais naturalisé Dominicain, Carlos Esteban Deive, *Viento negro, bosque del Caimán*, constitue vraiment une exception à la carence de romans historiques sur l'Indépendance. Deive évoque les luttes pour l'indépendance à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles. Il connaît parfaitement cette période, qu'il a étudiée dans de nombreux ouvrages historiques. Je pense à des publications telles que *La esclavitud del negro en Santo Domingo (1492-1844)* (1980), *Heterodoxia e Inquisición en Santo Domingo* (1983), *Los refugiados franceses en Santo Domingo, 1789-1801* (1984), *Recopilación diplomática relativa a las colonias española y francesa en la isla de Santo*

Domingo, 1684-1801 (2000), *Los guerrilleros negros* (1997a), *La mala vida* (1997b).¹

Deive recrée dans son roman la période très complexe qui va de 1790 à 1801. Grâce à de (trop) nombreuses références historiques et culturelles et à quelques dates mentionnées explicitement, il est possible de reconstruire ce cadre temporel. Le premier chapitre «Dimes y diretes» («Chamailleries»)² inclut l'extradition des mulâtres Vincent Ogé et Jean-Baptiste Chavannes par les Espagnols. Cet événement eut lieu fin 1790. Deive signale dans *La esclavitud del negro en Santo Domingo* que ce fait indique le début de l'implication de la partie espagnole dans la Révolution haïtienne. Le dernier chapitre est intitulé «Toussaint Louverture entre à Saint-Domingue», ce qui se produisit le 26 janvier 1801. Deive se concentre sur les années 1791-1793, puisque les dix premiers chapitres, parmi les treize, se déroulent pendant cette période-là. En tout cas, pendant la période de 1791-1793 le destin de la colonie espagnole était étroitement uni à celui de la partie française. Les colons de la partie française affluaient vers le côté espagnol. Les Espagnols, quant à eux, fournissaient des armes aux rebelles de l'autre partie de l'île. Des contacts permanents étaient ainsi entretenus. Rappelons à ce propos que le 9 juillet 1793 les Espagnols avaient conclu une alliance avec les rebelles noirs, Biassou et Jean-François, qui s'étaient insurgés le 14 août 1791 lors de la fameuse cérémonie du Bois Caïman. Cette alliance entre Espagnols et rebelles noirs ainsi que la participation de Toussaint du côté espagnol aboutit à l'occupation d'une partie de l'ancien Saint-Domingue de 1793 à 1795. La colonie espagnole fut cédée ensuite aux Français par le traité de

1 La consultation partielle de ces ouvrages historiques m'a aidée à mieux comprendre le contexte du roman et à étudier le mélange intéressant d'éléments fictionnels d'une part et de nombreux faits et de personnages historiques évoqués dans les ouvrages historiques d'autre part. En outre, je me suis inspirée des idées de Seymour Menton (1993) concernant le nouveau roman historique, bien que toutes les caractéristiques ne s'appliquent pas au cas étudié. Je rappelle les six caractéristiques proposées par Menton: (1) distorsion délibérée de l'histoire par des omissions, anachronismes, exagérations; (2) fictionnalisation des personnages historiques; (3) subordination de la reproduction mimétique à des idées philosophiques; (4) abondance de commentaires métalittéraires; (5) intertextualité, réécriture; (6) application de concepts bakhtiniens comme le carnivalesque, le dialogique, la parodie, l'hétéroglosie.

2 Toutes les traductions sont miennes. Je tiens à remercier Sabine Hillen de ses corrections pertinentes au niveau de la langue et de la compréhension du texte.

Bâle du 22 juillet 1795, bien que l'administration espagnole restât sur place jusqu'en 1801.

Dans le livre de Deive, on peut déduire l'importance de ces interrelations entre les deux parties de l'île de l'équilibre presque parfait entre le nombre de chapitres situés dans la partie orientale et occidentale. Le chapitre VI qui décrit le repas de Noël des troupes rebelles des noirs Biassou et Jean-François se situe à Ouanaminthe (près de la frontière avec la partie espagnole), alors que le chapitre VII «El velorio de Filemón Congo» («La veillée funèbre de Filemón Congo») se déroule dans la plantation de Boca Nigua, dans la partie espagnole. À part l'insistance sur la relation indiscutable entre les deux parties de l'île, l'importance de cette période s'explique également par la révolte des noirs contre l'oppression des blancs, également dans la partie espagnole. C'est pour cette raison que Deive n'évoque pas seulement la cérémonie au Bois Caïman (partie haïtienne), mais aussi une insurrection dans la plantation de Boca Nigua (côté espagnol) sous la direction du noir Francisco Sopo en 1795.³ Toussaint est mis en relation avec Sopo dès son entrée en scène:

Il y avait quelque chose dans ce noir [Toussaint], qui, dans son regard, dégageait un insidieux état d'âme, une appétence cultivée de façon poignante pendant des années, pas très différente de celle de Francisco Sopo (Deive 2002 : 32).

Et quand Toussaint Louverture occupe la partie orientale à la fin du livre, ceci implique la libération – momentanée – de l'esclavage pour toute l'île. L'entrée de Toussaint n'est donc pas perçue de façon négative, comme «la première invasion déprédatrice de Toussaint [c'est-à-dire Haïti]», telle que l'entendait l'idéologue de l'attitude antihaïtienne sous Trujillo, Manuel Arturo Peña Battle,⁴ entre autres penseurs. Deive dit effectivement dans *La esclavitud del negro en Santo Domingo* à propos du 26 janvier 1801: «Après quatre siècles d'oppression et d'injustice, le noir de la colonie espagnole de Saint-Domingue était libéré de ses chaînes, mais uniquement pour peu de temps» (Deive 1980 : I, 220).

3 Évidemment, nous savons que le système des plantations se concentrait à cette époque-là dans la partie occidentale, mais Deive décrit délibérément la rébellion (moins connue) dans une plantation espagnole.

4 Cité dans Alcántara Almánzar (2001 : I, 352); ma traduction.

2. Une approche «humaine» de l'histoire

Deive fait défiler dans son roman un grand nombre de personnages en grande partie historiques. L'évêque Fernando Portillo y Torres (1728-1803), qui résida à Saint-Domingue de 1789 à 1798, et l'ultraconservateur Don Joaquín García y Moreno, gouverneur de Saint-Domingue de 1788 à 1801, apparaissent dans plusieurs chapitres.⁵ Le propriétaire fictif de la plantation Boca Nigua, Ignacio de Olarzabal,⁶ se trouve aussi au cœur de nombreux chapitres. Et les noirs Biassou et Jean-François sont les protagonistes du chapitre «Una cena a todo trapo» («Un dîner toutes voiles dehors»). Il s'agit de ceux qui détiennent le pouvoir ou qui le représentent, des leaders, qu'ils soient blancs ou noirs. Notons que les mulâtres sont moins représentés et que les subalternes ne constituent qu'une partie du décor. Ces personnages principaux donnent une certaine cohésion aux faits décrits qui ne traitent pas toujours les grands événements historiques. La cérémonie au Bois Caïman, évoquée au chapitre IV, par exemple, est suivie de «La niña Úrsula purga su pecado» («L'enfant Úrsula expie son péché»). Dans ce chapitre l'enfant Úrsula est chassée par son père après qu'il a découvert qu'elle est enceinte du juif Obediente. Je me permets de citer un petit fragment de la description qui montre l'abondance, voire l'excès baroque du style de Deive:

Désespéré à cause du déshonneur que signifiait la grossesse de l'enfant Úrsula, [le père] l'accabla d'insultes, il vociféra jusqu'à s'enrouer, et il fit mention du Code d'Hammurabi, du Concile de Trente et de l'alcalde de Zalamea [pièce de théâtre de Calderón de la Barca sur l'honneur], et il la renvoya à pertes et fracas. Il était impossible que dans sa maison demeurât une seconde de plus une personne qui avait souillé sa tendre sève de vieille chrétienne en la mélangeant au sang d'un juif dans des accouplements fornicateurs (Deive 2002 : 88-89).

A plusieurs reprises, les représentants du pouvoir d'outre-mer et les leaders noirs sont décrits dans leur mesquinerie, leurs faiblesses, leurs appétits matérialistes, leur petits côtés humains, leur recherche de profit individuel. Les commissaires civils Sonthonax, Polverel et Ailhaud,

5 Deive explique l'attitude plus ouverte de l'évêque concernant la rébellion des noirs et la position très conservatrice du gouverneur García dans *La esclavitud del negro en Santo Domingo (1492-1844)* (1980 : I, 208-210), mais il ne reprend pas cette opposition dans son roman.

6 Le vrai propriétaire de la plantation s'appelait Juan Bautista de Oyarzabal. Dans le roman, c'est le nom du père d'Ignacio, qui est enterré sur la plantation.

qui furent envoyés en 1792 à la colonie, sont caractérisés respectivement comme un grincheux, un maladif et un coureur de jupons, ce qui mène à la conclusion suivante: «Un satrape, un invalide et un vaurien se trouvent à la tête de la colonie» (150). Le général Galbaud, qui essaya de rétablir l'ordre en 1793, paraît plus intéressé par les terres qu'il a héritées à Saint-Domingue que par la défense de la France.⁷ Ce qui obsède le plus l'évêque, son Excellence Révérendissime, est de savourer chaque jour une tasse de chocolat. Ce geste qui peut sembler anodin, entre dans les stéréotypes attribués aux religieux du Nouveau Monde (et de la Vieille Europe). Le gouverneur García semble aussi plus spécialisé dans les bons mets que dans la politique. Mais les chefs noirs, Jean-François et Biassou, non plus n'échappent pas à la moquerie. Une fois que les deux leaders sont entrés à Ouanaminthe, ville frontalière prise sans résistance, l'un de leurs premiers soucis consiste à commander un costume de cérémonie chez le meilleur tailleur du village. Évidemment, le montant sera considéré comme faisant partie des frais de représentation... Les deux noirs veulent que la tenue soit «comme ceux que portaient avec des plumes de paon les maréchaussées, les corrégidors, les chambellans et les chevaliers de l'Ordre de Saint Jean» (99). Remarquons que Deive introduit d'une façon habile la tactique de l'imitation, de la *mimicry* qui était déployée par les colonisés vis-à-vis des colons. On pourrait appliquer parfaitement la remarque de Homi Bhabha (1994) à la scène des costumes de cérémonie: «they are almost the same, but not quite, they are almost the same, but not white». D'autres chefs noirs comme le rebelle Francisco Sopo ou Toussaint sont présentés de façon plus positive: ils paraissent plus concernés par le sort des opprimés et moins par le profit personnel. La mission de Toussaint, ce personnage historiquement très contesté,⁸ est définie de la façon suivante: «La guerre était pour lui une expansion de l'esprit, une aventure de la liberté contraire à des honneurs et des récompenses [...]» (172). Cependant, vers la fin du texte le narrateur introduit une certaine critique de sa soif du pouvoir...

7 Sonthonax le chassa précisément à cause du fait qu'il était propriétaire et par conséquent parti intéressé.

8 Il suffit de rappeler dans la bibliographie abondante sur ce personnage l'approche positive et marxiste de C. L. R. James (1963) ou le livre anti-Toussaint de Pluchon (1989).

Deive aborde donc l'histoire à partir des perceptions et des expériences vécues par des individus qui ont une importance politique. L'histoire n'est pas faite de grandes décisions, on ménage plutôt la chèvre et le chou, on passe d'une alliance à l'autre d'après les avantages que cela peut rapporter. Pour survivre il faut s'allier aux puissants du moment. L'attitude des responsables dans ce temps-là ressemble à celle des *pícaros* (Mateo 2003), ce sont des caméléons. A ce propos l'exemple d'Alonso de Vallecillo, l'official de l'Inquisition, est très éloquent. Il se déguise littéralement à plusieurs reprises pour s'infiltrer dans certains groupes. Une des missions qu'il refuse carrément est de se travestir en noir pour tuer Toussaint Louverture qui devient un peu trop puissant. Il s'exclame: «Il ne passerait absolument pas pour nègre, c'était une blague inadmissible, son sang était aussi pur que l'or du Cibao [région du Nord de l'île] et il ne le salirait pas avec des substances bitumineuses» (Deive 2002 : 238). Le chaos règne partout et personne ne sait distinguer les différentes tendances idéologiques. «[P]omponiers et cocardiens, autonomistes et réalistes, léopardins et autres malfaiteurs» (15): tout se mélange. Les intérêts des différents groupes paraissent inconciliables. Deive l'exprime de façon très suggestive, même auditive, en ayant recours à des genres musicaux: «Les mulâtres se réunissaient pour jouer le *son* de l'égalité politique et civile, et leurs opposants [les noirs soulevés] jouaient des *fandangos* abolitionnistes» (16). Plus personne ne sait à quel saint se vouer. La confusion au niveau politique et idéologique va de pair avec une grande désorientation religieuse et philosophique. L'évêque Fernando Portillo y Torres fulmine contre le «Culte Théodoxique Universel» instauré par le curé Quiñones, un personnage historique. Ce curé réfractaire était devenu citoyen français et s'était mis au service de la République pour défendre la compatibilité entre les idées chrétiennes et républicaines.⁹ L'évêque est tout à fait hébété quand sa servante fidèle Sœur Eufrosine de la Perpétuelle Consolation adhère à ce culte théodoxique universel inspiré par les principes de la Révolution française. Son changement de nom est significatif: elle s'appellera doré-

9 Pour plus d'information sur Quiñones je renvoie à *Heterodoxia e inquisición en Santo Domingo* (Deive 1983 : 318-319). Deive ne mentionne pas le «Culte théodoxique universel», terme que j'ai trouvé expliqué en relation avec la maçonnerie et un culte instauré en 1824 par le théosophe Antoine Fabre d'Olivet (1767-1825) <<http://www.esonet.org/dizionario/t05.htm>> (27-7-2004).

navant Sœur Transfiguration des Citoyens. La fin du dix-huitième siècle est une époque où différentes manières de pensée se confrontent. Le judaïsme du juif Obediente, les idées des jésuites représentées par l'expulsé Agripiliano Brizuela, le vaudou associé à une histoire sur le loup garou, l'homicide Voras Carnifice, l'ésotérisme de Martínez de Pasqually (présent de façon anachronique),¹⁰ la cabale, la maçonnerie, les idées propagées par la Société des Amis des Noirs, tous ces courants traversent le livre. Ensuite, Deive fait aussi mention des inventions scientifiques de cette ère: un certain Monsieur Millon exhibe ses expérimentations sur la place publique comme une grande attraction. Toutes ces tendances évoquées dans le livre de Deive montrent la confusion dans laquelle vivaient les gens à l'époque.

Deive a recours à deux grands procédés pour expliciter cette approche axée sur des individus dans toutes leurs faiblesses: l'importance accordée à la vie quotidienne et à l'humour. Comme j'ai étudié d'autres ouvrages du point de vue «gastrocritique» (De Maeseneer 2003) en analysant les références culinaires et leurs connotations, j'étais frappée par la présence élevée de références culinaires dans *Viento negro, bosque del Caimán*. Deive décrit en détail des festins et des repas afin de recréer la vie de cette époque. Ainsi tous les plats offerts à Ignacio de Oyarzábal lors de sa visite à l'habitation Bréda bénéficient-ils d'abondantes descriptions. En outre, l'humour autant linguistique que situationnel – peu fréquent dans la littérature dominicaine – fait de certains passages un vrai délice. Il allège la gravité de la situation et mitige la violence de cette période. Ainsi, lors de l'occupation d'Ouanaminthe par Biassou et Jean-François, on lit à haute voix un édit qui proclame la liberté des noirs. Le texte soi-disant officiel commence de la façon suivante:

À partir de cet instant, aussi bien que dans l'avenir, sont abolis pour être dénigrants, fallacieux et racistes, et contraires aux droits de l'homme, la magie noire, l'ombre noire, [...] le noir sous les ongles, travailler comme un nègre [...] (98).

La splendide soprano Angiolina Falconelli est un personnage très comique. Chaque mention de son nom est précédée d'un autre adjectif

10 Cet auteur du *Tratado de la reintegración de los seres* mourut à Port-au-Prince en 1774. C'est l'un des hétérodoxes évoqués par Menéndez Pelayo (1992 : II, 859-869). Carpentier le mentionne dans son roman *El siglo de las luces*.

qualificatif: l'irremplaçable, la phénoménale, la fastueuse... Quand on l'oblige à chanter des chansons de Noël lors du repas organisé par Biassou et Jean-François, la gentille dame craint le pire de ces cannibales. Elle supplie le chef d'orchestre, qu'au cas où elle servirait d'amuse-gueule, il enterre les restes de ses os dans sa Toscane natale. Mais le chef d'orchestre répond de manière laconique: «Peu l'importait que ces nègres la changèrent en viande hachée pour en faire des boulettes ou en tranches de jambon italien» (101-102). Cet exemple confirme que le sexe faible ne jouait aucun rôle important dans les événements historiques. A peu d'exceptions près, les femmes servent de décor agréable au pouvoir politique. Elles sont seulement capables de fournir le cas échéant différents types de plaisirs (culinaires et/ou sexuels).

3. Le dialogue avec *El reino de este mundo* d'Alejo Carpentier

Afin d'approfondir quelque peu ce cadre général que je viens d'esquisser, il me paraît intéressant de voir comment Deive aborde le célèbre épisode du Bois Caïman qui est considéré comme le point de départ de la lutte pour l'Indépendance haïtienne. Je propose de faire une brève comparaison avec *El reino de este mundo* (*Le royaume de ce monde*) de l'écrivain cubain Alejo Carpentier dans le but de mieux cerner l'originalité de Deive.¹¹ Carpentier décrit la cérémonie dans le chapitre «Le grand pacte» de son roman de 1949 et Deive y consacre tout un chapitre intitulé «La nuit du Bois Caïman». La réunion des futurs rebelles noirs se fait dans les deux cas dans une atmosphère apocalyptique de tonnerres et d'éclairs. Il y a donc un entourage surnaturel propice à l'apparition d'êtres divins. Mais Deive défait immédiatement la magie. Quand les esclaves écoutent un *fandango*, ils se demandent: «C'est quoi comme blague? Ils étaient allés au bois lors d'une nuit tellement désagréable, en s'exposant à un châtement sévère de la part de leurs maîtres, juste pour assister à un fandango?» (Deive 2002 : 67). Quand plus tard le rythme des tambours change, ils se rendent compte qu'il s'agit bien d'un rite, car on invoque la présence

11 D'après l'auteur il s'agit d'un dialogue inconscient, mais il ne nie pas qu'il y ait certaines correspondances. Je commente les (trop) nombreux parallélismes entre les deux livres dans «Carlos Esteban Deive y Alejo Carpentier» (De Maeseneer 2004).

du dieu Legbá pour leur ouvrir le chemin vers les dieux. Puis apparaît Bouckman, le leader noir jamaïcain. Il est représenté comme un être surnaturel chez Carpentier: sa voix acquiert des tonalités invocatoires. Chez Deive, Bouckman est plus humain, car il a froid et il prend un coup de clairin en disant «*Gren mwe frét*» – «J'ai froid aux testicules» (65). Les deux auteurs relèvent l'importance des idées de la Révolution française et du vaudou. Chez Carpentier tout est très solennel. Le personnage historique, Bouckman, prononce le célèbre discours contre le dieu des Blancs que l'auteur cubain cite avec quelques changements du livre de Jean Price-Mars, *Ainsi parla l'oncle*, d'après Spe-ratti-Piñero (1981 : 108):

Le Dieu des blancs ordonne le crime. Nos dieux demandent vengeance. Ils guideront nos bras et nous donneront assistance. Brisez l'image du Dieu des Blancs qui a soif de nos larmes; écoutons en nous-mêmes l'appel de la liberté (Carpentier 1954 : 64-65).¹²

Deive ne reproduit pas ce texte, peut-être parce qu'il ne veut pas entrer dans la discussion sur l'authenticité de ce discours que certains chercheurs comme Hoffmann (1990) ont mis en question. Chez Deive Toussaint, qui probablement n'était pas présent à la cérémonie selon le consensus historique, donne à Bouckman une fausse gazette qui reproduit les idées révolutionnaires sur la liberté des noirs. Bouckman la flaire, la pèse et la froisse. Il s'agit donc de nouveau d'une désacralisation. Quant au vaudou, les deux auteurs mentionnent la présence d'une prêtresse noire et d'un porc noir sacrifié pour faire l'éloge du dieu de la guerre redoutable, Ogún Ferraille, pour qui l'on chante.¹³ Une fois de plus l'entourage sacré est démythifié chez Deive, car le dieu Ogún, apparu sur un beau cheval, s'éclipse assez vite. Le narrateur omniscient fait le commentaire suivant:

Comme un vrai bon militaire Ogún détestait les compliments et les égards, mais comme on l'avait mis au courant de l'importance de cette assemblée, cette fois-ci il accepta avec élégance des femmes, pour qui il

12 Schoelcher (1889 : 31) cité par González Echevarría (2004 : 187-188, note 58) fournit la traduction suivante: «Le bon dieu des blancs commande le crime, par nous il veut les bienfaits! Mais Dieu qui est si bon nous ordonne la vengeance. Il va conduire nos bras, nous donner assistance. Brisez l'image du Dieu des blancs qui a soif de l'eau dans nos yeux, écoutez la liberté qui parle au cœur de nous tous.»

13 Báez-Jorge (1998) et Birkenmaier (2004) ont fait d'excellentes études sur l'importance du vaudou chez Carpentier.

sentait une authentique faiblesse, qu'elles fussent laides ou belles, trois cruches de rhum et quelques monnaies louis d'argent, qu'il garda dans une de ses cartouchières. Après avoir vérifié si tous s'étaient prosternés devant lui comme preuve de soumission, il éperonna son cheval et il disparut entre les arbres (Deive 2002 : 68).

Deive combine donc une approche comique et cosmique. Néanmoins il est clair qu'il estime beaucoup l'importance de ce moment fondateur pour les Haïtiens et les noirs en général. Le titre du livre de Deive, «Vent noir, Bois Caïman», juxtapose une force cosmique (le vent noir, l'ouragan) et le lieu où tout a commencé pour la collectivité des nègres. La reproduction sur la couverture souligne cette interprétation: il s'agit du tableau de la cérémonie par le peintre naïf haïtien André Normil. Le Bois Caïman symbolise la liberté et la justice pour les noirs. Sous cette optique s'explique aussi le fait que Deive réduit les atrocités de Biassou et d'autres rebelles et qu'il diminue le rôle des mulâtres. La rébellion noire, c'est le vent nègre qui a changé complètement le monde, bien que le chemin ait été très long.

Quelle vision de l'Histoire Deive nous présente-t-il à propos de cette île à cheval entre deux siècles? Je n'ai pas pu constater vraiment une vision très prononcée chez Deive, contrairement à l'interprétation cyclique de l'Histoire chez Carpentier, par exemple. Ce qui m'a frappée, c'est l'importance accordée aux menus faits et au chaos qui les accompagne. En outre, le livre fourmille de discours, rumeurs, versions divergentes sur les faits. Pour cette raison, je crois que le titre du premier chapitre est significatif: «Dimes y diretes» («Chamailleries»). De nombreux combats verbaux, des invectives, des diatribes sont effectivement insérés dans le roman. Deive paraît suggérer que l'Histoire (avec une majuscule) reproduite dans les textes diffère profondément de la perception et de la manipulation des événements par les individus. Finalement, les personnes concernées se laissent guider par des versions tordues, partielles, inventées et filtrées par leurs propres intérêts, ce qui est d'ailleurs aussi la façon de procéder des romanciers...

En plus, les anachronismes éparpillés dans le livre permettent de réfléchir sur la valeur d'actualité de ce texte publié en 2002, date qui se rapproche aussi de la charnière entre deux siècles (vingtième et vingt et unième). L'auteur nous invite à transposer le texte à des situations contemporaines. Par exemple, quand le gouverneur de la partie

espagnole engage des groupes musicaux pour fêter le troisième anniversaire de ses jumeaux, les musiciens jouent le rythme *perico ripiao* (234). C'est une variante de *merengue* inventée au début du vingtième siècle. Nous savons que le dictateur Trujillo a fait du *merengue* sa musique nationale (Austerlitz 1997). L'évaluation de Toussaint est un autre exemple d'anachronisme, peut-être moins clair pour les non-Dominicains: «A l'imitation des politiciens nonagénaires Toussaint Louverture se faisait le sourd et le muet» (Deive 2002 : 234). J'y vois une référence à Joaquín Balaguer qui continua à gouverner à un âge avancé, même en étant aveugle et paralytique. Toussaint et le gouverneur espagnol acquièrent de cette façon des caractéristiques dictatoriales. En même temps Deive paraît suggérer que les hommes au pouvoir ne changent pas au long des siècles.

Vu dans ce contexte contemporain, il est surprenant que l'île soit considérée dans sa totalité, bien que cela paraisse une évidence. Mais sous l'optique de la littérature et la culture dominicaines il est rare qu'un écrivain dominicain tienne compte de son «autre primitif», pour reprendre une expression du critique Fernando Valerio-Holguín (2000). La société dominicaine, et sa littérature qui la reflète en partie, méprise ou ignore ce prochain considéré comme abject, celui qui a «el pelo malo», c'est-à-dire les cheveux crépus, celui qu'il faut craindre (Sagás 2000). En résumé, en République Dominicaine il y a plutôt une négrophobie, qui se concrétise en haïtianophobie. Cette négrophobie a été propagée surtout par Trujillo et je rappelle à ce propos le massacre en 1937 de 15 000 Haïtiens qui vivaient dans la région frontalière. Mais d'après certains intellectuels cette négrophobie remonte à l'époque turbulente des luttes indépendantistes et ce qu'elles ont engendré: l'occupation de la partie espagnole par les Haïtiens de 1822 à 1844. Deive recrée précisément une période dans laquelle les deux parties de l'île étaient obligées à s'intéresser l'une à l'autre. Je crois que le livre nous incite à réfléchir sur la situation actuelle de cette île qui n'est pas «une et indivisible», pour reprendre la devise haïtienne. Il suffit de feuilleter les journaux dominicains pour constater que la «cohabitation» ne va pas toujours de soi. En plus, l'approche des grands événements historiques à partir des vies particulières de personnages individuels et l'accent mis sur les inquiétudes et les soucis privés dans ces temps chaotiques, de ce «bourbier politique et social compliqué», de cet «échiquier confus» (Deive 2002 : 85, 189), nous font méditer sur

la manière dont on vit l'H/histoire et dont on survit à l'H/histoire. La réflexion d'Ignacio de Oyarzábal, le propriétaire de la plantation de Boca Nigua, me paraît très pertinente:

Et cependant Ignacio de Oyarzábal voulait pour cette terre sur laquelle avait mûri une nouvelle sève que le tronc pourri fût arrosé. Élevé pour passer à l'action, mais aussi pour la littérature et les arts, il savait qu'il était coprotagoniste d'un moment de l'histoire plein de troubles et de déséquilibre, prisonnier de la folie du sang, et s'il voulait rester fidèle à lui-même, il ne lui restait d'autre alternative que de vivre en rapport avec l'espèce humaine, souffrir et jouir des dangers et des charmes de sa proximité (120).

Finalement, j'ai voulu indiquer, en suggérant un possible dialogue avec l'un des auteurs cubains les plus renommés, Alejo Carpentier, que ce livre de Deive peut revendiquer une place parmi les romans historiques caribéens sur l'Indépendance.

Bibliographie

- Alcántara Almánzar, José (dir.) (2001) : *Antología mayor de la literatura dominicana (Siglos XIX-XX). Prosa I*. Santo Domingo: Corripio.
- Austerlitz, Paul (1997) : *Merengue. Dominican Music and Dominican Identity*. Philadelphia: Temple University Press.
- Báez-Jorge, Félix (1998) : «Vodú, mito e historia en “El reino de este mundo”». Dans: *La palabra y el hombre*, 106 (abril-junio), pp. 23-43.
- Bhabha, Homi (1994) : *The Location of Culture*. New York: Routledge.
- Birkenmaier, Anke (2004) : «Carpentier y el Bureau d'Ethnologie Haitienne. Los cantos vodú en “El reino de este mundo”». Dans: Collard, Patrick/De Maeseneer, Rita (dir.): «En el centenario de Alejo Carpentier», *Foro hispánico*, 25, pp. 17-33.
- Carpentier, Alejo (1954) : *Le royaume de ce monde*. Paris: Gallimard.
- (1991) : *El reino de este mundo. Obras completas II, Siglo XXI*. México, D.F., pp. 9-119.
- Deive, Carlos Esteban (1980) : *La esclavitud del negro en Santo Domingo (1492-1844)*, 2 vols. Santo Domingo: Museo del Hombre Dominicano.
- (1983) : *Heterodoxia e Inquisición en Santo Domingo*. Santo Domingo: Taller.
- (1984) : *Los refugiados franceses en Santo Domingo, 1789-1801*. Santo Domingo: Universidad Nacional Pedro Henríquez Ureña.
- (1997a) : *Los guerrilleros negros. Esclavos fugitivos y cimarrones en Santo Domingo*. Santo Domingo: Fundación Cultural Dominicana.
- (1997b) : *La mala vida. Delincuencia y Picaresca en la Colonia Española de Santo Domingo*. Santo Domingo: Fundación Cultural Dominicana.

- (2000) : *Recopilación diplomática relativa a las colonias españolas y francesas de la isla de Santo Domingo (1684-1801)*. Santo Domingo: Ediciones Ferilibro.
- (2002) : *Viento negro, bosque del Caimán*. Santo Domingo: Editora Centenario.
- De Maeseneer, Rita (2003) : *El festín de Alejo Carpentier. Una lectura culinario-intertextual*. Genève: Droz.
- (2004) : «Carlos Esteban Deive y Alejo Carpentier». Dans: *Cuadernos hispano-americanos*, 649-650 (julio-agosto), pp. 69-77.
- (2006) : *Encuentro con la narrativa dominicana contemporánea*. Madrid: Ibero-americana/Frankfurt am Main: Vervuert.
- González Echevarría, Roberto (2004) : *Alejo Carpentier. El peregrino en su patria*, 2^a ed. corregida y aumentada. Madrid: Gredos.
- Hoffmann, Léon-François (1990) : «Histoire, mythe et idéologie: la cérémonie du Bois Caïman». Dans: *Etudes Créoles*, 13, 1, pp. 9-34.
- James, C. L. R. (1963 [1938]) : *The Black Jacobins. Toussaint L'Ouverture and the San Domingo Revolution*. New York: Vintage Books.
- Mateo, Andrés L. (2003) : «Viento negro, bosque del caimán» (1 de 2) <<http://www.listin.com.do/antes/febrero03/150203/cuerpos/opinion/opi2.htm>> (8-08-2003).
- Menéndez Pelayo, Marcelino (1992 [1880-81]) : *Historia de los heterodoxos*, vol. II. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- Menton, Seymour (1993) : *La nueva novela histórica de la América Latina, 1979-1992*. México, D.F.: Fondo de Cultura Económica.
- Pluchon, Pierre (1989) : *Toussaint Louverture. Un révolutionnaire noir d'Ancien Régime*. Paris: Fayard.
- Price-Mars, Jean (1928) : *Ainsi parla l'oncle. Essais d'ethnographie*. Compiègne: Imprimerie de Compiègne.
- Sagás, Ernesto (2000) : *Race and Politics in the Dominican Republic*. Gainesville: University Press of Florida.
- Schoelcher, Victor (1889) : *Vie de Toussaint-Louverture*. Paris: Ollendorff.
- Speratti-Piñero, Emma Susana (1981) : *Pasos hallados en "El reino de este mundo"*. México, D.F.: Colegio de México.
- Valerio-Holguín, Fernando (2000) : «Primitive Borders. Cultural Identity and Ethnic Cleansing in the Dominican Republic». Dans : Camayd-Freixas, Erik/González, José Eduardo (dir.): *Primitivism and Identity in Latin America. Essays on Art, Literature, and Culture*. Tucson: University of Arizona Press, pp. 75-88.